

## LE CREPUSCULE ILLUSOIRE DE L'IDEAL

Tout n'était encore que ténèbres redoutables et désolées ; il n'y avait aucun changement ni le moindre espoir de changement. Dans ce cauchemar noir qui était une demeure du Vide, une marche vers Nulle Part dans un pays de Néant, toujours ils dérivait sans objectif, sans but ; la pénombre menait à une pénombre encore plus dense, le gouffre à un gouffre encore plus profond, dans une quelconque Immensité formelle et absurde du Non-Etre, parmi les déserts du sans-forme, inanimés, indéchiffrables. Infiltrant cette obscurité accablante, un rayon inefficace de lumière blafarde s'attachait à leurs pas, ainsi qu'un souvenir d'une gloire perdue ; même lorsqu'il se renforçait, il semblait parfaitement déplacé en cet endroit, et pourtant, insatiable, perpétuel, seul, nul, fantôme éthéré d'une quelconque éternité anéantie, il continuait de hanter ce royaume effroyablement glacé du Nihil.

C'était comme si elle devait maintenant payer sa dette contractée à cause de sa vaine prétention à exister et à penser, envers quelque brillante Maya qui aurait conçu son âme. C'était cela avant tout qu'elle devait absoudre au prix de cette souffrance dont elle ne voyait pas la fin, ce grave péché originel, cette obstination à vouloir exister, et le dernier péché en date, le plus grand, débordant d'orgueil spirituel, prétendre que fait de poussière, l'on puisse se vouloir l'égal du ciel : l'insolence de ce ver qui se tortille dans la boue, condamné à l'éphémère, né des songes de la Nature, son refus de jouer le rôle d'une créature transitoire, sa revendication d'être un feu vivant de Dieu, sa volonté d'être immortelle et divine.

Dans cette obscurité formidable, insupportable et désolée, au nom de tous elle expiait jusqu'au premier acte, lorsque l'erreur avait jaillit de la conscience du Temps et que s'était produite la déchirure du sceau de sommeil de l'Inconscient, la première révolte jamais pardonnée qui avait brisé la paix et le silence du Néant, bien avant qu'un semblant d'univers n'apparaisse dans la vanité d'un Espace imaginé, bien avant que la vie ne surgisse avec son cortège d'angoisse et de souffrance. Une puissante Négation prenait le visage du Réel, interdisant le vain processus du Temps : car lorsqu'il n'y a plus de monde, plus de créatures, lorsque l'intrusion du Temps a été effacée, elle a le champ libre pour durer, désincarnée, à l'abri de la pensée, en paix.

Maudit dans ce qui avait été la source de sa divinité, condamné à vivre pour toujours privé de félicité, avec son immortalité comme châtiment, l'esprit de Savitri, coupable du péché d'existence, errait dans sa damnation, parcourant à jamais la Nuit éternelle.

Mais la Maya est un voile sur l'Absolu ; une Vérité occulte a fait ce monde colossal : la sagesse de l'Eternel et une connaissance innée agissent dans le Mental ignorant et influencent les pas du corps. L'Inconscient n'est autre que le sommeil du Supraconscient. Une Intelligence incompréhensible invente les profonds paradoxes de la création ; les formes de la Matière débordent de pensée spirituelle : invisible elle vomit une énergie primordiale et obtient des miracles de cette machinerie. Tout ici-bas est un mystère de contraires : l'Ombre est une magie de la Lumière qui joue à cache-cache, la souffrance, un masque tragique sur quelque félicité secrète, et la mort, l'instrument d'une vie perpétuelle.

Bien que la Mort nous accompagne sur la route de la Vie, comme une spectatrice discrète dès la naissance du corps et ultime juge des œuvres futiles de l'homme,

l'énigme de son visage ambigu est tout autre chose : la Mort est un escalier, une porte, une enjambée maladroite que l'âme doit franchir pour passer de naissance en naissance, splendide défaite enceinte d'une victoire, coup de fouet qui nous pousse vers notre état immortel. Le monde inconscient est l'environnement que s'est créé l'esprit, la Nuit éternelle est l'ombre du Jour éternel. La Nuit n'est ni notre commencement ni notre fin, elle est la Mère ténébreuse dans la matrice de laquelle nous nous sommes cachés pour nous protéger d'un éveil trop rapide à ce monde de douleur. Nous sommes venus à elle d'une Lumière divine : par la Lumière nous vivons et vers la Lumière nous allons. Ici-bas en ce domaine de l'Ombre muet et désert, au cœur de l'Inexistence perpétuelle, la Lumière a déjà commencé sa conquête, ne serait ce que par cet insignifiant rayon : son infiltration imperceptible a ouvert une faille dans la masse aveugle et sourde ; il s'est presque changé en une vision étincelante qui abrite le fantôme d'un Soleil couronné et dont le disque serait la pupille de l'œil du Néant.

Un feu doré surgit qui brûla le cœur de la Nuit ; dans son absence de mental crépusculaire elle se prit à rêver ; l'Inconscient s'éleva à la conscience, la Nuit se mit à percevoir et à penser. Attaquée dans le vide souverain de son royaume, l'Ombre intolérante pâlit et se retira jusqu'à ce qu'il ne reste que quelques traces noires souillant ce Rayon. Mais sur la lisière précaire de l'espace primitif et désolé, le corps d'un grand dragon obstiné menaçait encore ; adversaire d'une Aurore léthargique lente à venir, tentant de défendre son terrain torturé de misère, il déroula ses anneaux à travers une atmosphère imprégnée de martyre et puis, dans un demi-tour s'enfuit le long de la pente grise du Temps.

**I**l existe une Aurore des Dieux ; dans un miracle, leurs silhouettes émergent de leur sommeil et les longues nuits de Dieu sont réhabilitées par cette aube. Là, surgissent la passion et la splendeur d'une nouvelle naissance, et des visions aux ailes multicolores se glissent entre les paupières closes, les Hérauts du ciel par leurs chants réveillent l'Espace étourdi. Les divinités songeuses regardent plus loin que le déjà vu et façonnent dans leurs pensées les mondes idéaux surgis dans un moment infini de désir, auparavant retenus prisonniers en quelque cœur engloitit.

L'oppression du noir aveugle appartenait au passé et toute l'angoisse de la nuit était morte : comme quelqu'un qui s'éveille et réalise que ses rêves sont devenus vrais, surprise par les mains avides d'une joie aveugle, Savitri passa dans le demi-jour vapoureux d'un monde joyeux où tous courraient après la lumière, la joie et l'amour : là, des enchantements inaccessibles se rapprochaient et de profondes anticipations de félicité, toujours anxieuses d'être saisies et retenues, s'échappaient encore en libérant d'étranges extases dans leurs soupirs. Un flou aux ailes perlées flottait en papillonnant, dans une atmosphère qui n'osait point s'exposer à trop de lumière. Des lieux fantômes se trouvaient là, des prairies fantômes luisaient, des arbres fantômes, des scènes fantômes entrevues dans un brouillard à la dérive ; de blancs troupeaux fantômes parcouraient la brume ; des esprits fantômes erraient accompagnés de leur appel désincarné, des mélodies fugaces touchaient l'âme et s'enfuyaient poursuivies dans des étendues d'harmonie insaisissable ; des formes qui savaient se dérober subtilement et des pouvoirs partiellement éclairés qui ne souhaitaient aucun but dans leur course séraphique, s'aventuraient joyeusement sur les terres vagues de l'idéal, ou flottaient sans y prendre pied ; ou bien leur marche laissait des empreintes de rêve sur le sol d'un doux souvenir ; ou encore ils allaient au rythme puissant de leurs pensées, guidés par le chant grave et lointain des dieux. Un bruissement d'ailes lustrées

parvenait des confins du ciel ; des oiseaux semblables à des fantaisies au sein immaculé volaient précédés de leurs voix de désir, subtiles et déconcertantes, et de lointains meuglements attiraient l'oreille attentive, comme si les brillants troupeaux du Dieu Soleil étaient cachés là dans la brume, s'en allant à la rencontre de l'astre du jour.

Ces êtres fugitifs, ces formes évasives étaient les habitants naturels de ce monde et il ne s'y trouvait rien d'autre qui puisse attirer l'œil ou séduire l'âme. Mais rien là n'était fixe ni durable ; aucun pied mortel ne pouvait reposer sur ce sol, aucun souffle de vie incarnée ne pouvait s'attarder là. Dans ce chaos délicat la joie s'enfuyait en dansant et la beauté évitait les lignes et les formes établies, préférant cacher son motif dans un mystère de nuances ; pourtant un contentement répétait sans arrêt les mêmes notes et donnait l'impression d'un monde permanent ; il y avait une étrange consistance de formes, et les mêmes pensées repassaient sans cesse et toute chose renouvelait sans cesse son charme, séduisant toujours le cœur dans ses expectatives comme une musique que l'on se plaît à entendre encore, comme la répétition d'une rime obsédante. L'on frôlait constamment des choses dont on ne pouvait s'emparer, comme la traîne d'un monde invisible et divin. Ainsi qu'une averse d'étoiles filantes, il pleuvait sur l'atmosphère suspendue des couleurs et des lumières et des rayons insaisissables qui encourageaient à les suivre vers un paradis magique, et pour chaque cri qui trouvait refuge dans l'oreille il y avait la voix d'une béatitude non réalisée.

Un élan d'adoration régnait dans le cœur brûlant ; un esprit de pureté, une présence insaisissable faite de beautés féeriques et de délices inaccessibles dont les charmes fragiles et fugitifs, bien que manquant de consistance au vu de notre chair, éphémères malgré leur qualité impérissable, semblaient bien plus doux que n'importe laquelle des joies connues que la Terre ou le Ciel dans toute leur splendeur pourraient jamais offrir. Le Ciel toujours jeune et la Terre trop sévère et trop ancienne retardent le cœur à cause de leur stabilité : les délices de leur création durent trop longtemps, leurs formations hardies sont trop absolues ; sculptées avec l'ardeur d'une entreprise divine elles se dressent comme des statues sur les collines éternelles, ou bien, extraites des carrières du roc vivant de Dieu, elles gagnent l'immortalité grâce à leurs formes parfaites. Elles sont trop intimes avec ce qui est éternel : coupes de cristal aux significations infinies, elles sont trop transparentes, trop magnifiques, trop pleines de sens. Aucun brouillard, aucune ombre n'est capable d'apaiser la vue conquise, aucune fragile pénombre de doute.

Celles-ci par contre ne font qu'effleurer un contour doré de félicité, les contreforts brillants de quelque espoir divin, les pieds pressés de quelques désirs exquis. Sur une frontière qui tremble doucement entre la nuit et le jour, elles rayonnent comme des visiteurs de l'étoile du matin, débuts satisfaits d'une perfection, premières imaginations timides d'un monde céleste : elles se mêlent dans la même passion d'une poursuite, excitées dans un éclaboussement de joie trop mesurée pour s'en lasser.

Tout dans ce monde était ourlé d'ombre, aux contours vagues, comme des silhouettes dansant sur un paravent de feu ou des formes de merveille dans un flou nuancé, comme des paysages fugitifs barbouillés de brumes argentées. Ici, la vision s'enfuyait de la vue alarmée, et le son cherchait refuge loin des surprises de l'oreille, et toute expérience était une joie fugitive. Les joies dont l'on pouvait s'emparer ici étaient de celles qui sont à moitié interdites, de timides alliances de l'âme, délicatement voilées, comme lorsque le sein d'une déesse se tend à peine vers un

premier désir et que son âme vierge s'en trouvant transfigurée, tel un Eden scintillant traversé d'éclats féériques, frémit sous l'aiguillon brûlant de l'anticipation alors que rien encore n'est familier avec la béatitude.

Dans ce charmant royaume, toutes les créatures semblaient étrangement divines, planant dans le contentement insouciant d'une joie inlassable et la magie d'une transformation continue. Passant le long de haies aussitôt disparues, de suggestions hâtives de prairies, voyageant le long d'allées pressées de s'enfuir sous ses pieds, Savitri espérait que cela durerait toujours : comme quelqu'un qui, ayant franchi un plafond de nuages, atteint la crête d'une montagne et puis entend montant jusqu'à lui venu des précipices, le son de torrents invisibles, elle marchait assiégée par les illusions d'un espace mystique, d'un enchantement de contacts désincarnés sentis et entendus, d'une douceur de ces voix aiguës et faibles lançant leur appel séduisant et mélodieux comme des voyageurs sur les vents errants. Comme une musique ancienne et pourtant toujours nouvelle, d'émouvantes suggestions s'attardaient sur les cordes de son cœur, des pensées qui n'avaient pas trouvé leur demeure s'accrochaient pourtant à son mental en se répétant avec passion, des désirs qui ne faisaient pas mal, joyeux seulement de vivre toujours pareils et jamais satisfaits, chantaient dans sa poitrine comme une lyre céleste.

Ainsi tout était éternel et pourtant rien ne pouvait accéder à l'existence. Dans cette beauté semblable à une substance mentale devenue visible, habillé des rayons de sa splendeur, Satyavan devant elle semblait le centre de ce sortilège, pilote des aspirations de ses rêves charmants et capitaine des caprices de son âme. Même la majesté terrible du masque de la Mort avec sa tristesse macabre ne parvenait à assombrir ou effacer le lustre intangible de ce Ciel furtif. L'Ombre noire, morbide, implacable rendait la beauté et le rire encore plus impératifs ; valorisée par cette présence grise, la joie se montrait encore plus brillante et précieuse ; le contraste de sa laideur accentuant la vision idéale, des significations non prononcées s'approfondissaient dans le cœur ; la douleur devenait une subordonnée tremblante de la félicité et l'éphémère, halo flottant autour de l'immortalité, une robe d'un moment dans laquelle Savitri avait l'air encore plus jolie, son antithèse soulignant par contraste sa nature divine. Compagne du Rayon, de la Brume et de la Flamme, en cet instant exceptionnel attirée par un visage lunaire radieux, elle aurait pu passer pour une pensée flottant parmi d'autres pensées, à peine remarquée par un mental visionnaire au milieu de tous les songes purs et intériorisés de l'âme. Presque conquise par le bonheur ineffable qui l'entourait, un moment encore elle parcourut ce sol enchanteur, tout en demeurant en pleine possession de son âme.

Plus haut, son esprit dans sa transe puissante observait tout, mais ne vivait que pour sa tâche transcendante, immuable ainsi qu'une étoile stationnaire, éternelle.

Fin du Chant 1